

Colossal

L'incroyable plasticité humaine

Pierre-Alexandre Fradet

Numéro 309, août 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86153ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fradet, P.-A. (2017). Compte rendu de [Colossal : l'incroyable plasticité humaine]. *Séquences : la revue de cinéma*, (309), 27–27.

Colossal

L'incroyable plasticité humaine

Comment parler du bien et du mal sans tomber dans la redite ou, pire encore, dans le prêchi-prêcha ? La question se pose aujourd'hui avec une urgence d'autant plus grande qu'on a parfois l'impression de vivre dans un monde dont l'axe éthique se situe, pour reprendre l'expression célèbre de Nietzsche, « par-delà le bien et le mal ». Dans **Colossal**, Nacho Vigalondo relève le défi en renouvelant au passage le cinéma de genre.

PIERRE-ALEXANDRE FRADET

Jeune alcoolique en perte de vitesse qui aime à découcher, Gloria se fait laisser par son compagnon de vie. Elle quitte alors New York pour retrouver sa ville natale où Oscar, propriétaire de bar qu'elle connaît depuis l'enfance, l'accueille et la prend sous son aile. Peu de temps après son arrivée, un monstre géant (ré)apparaît dans les rues de Séoul. D'où vient-il ? Quel est son dessein ? Quelques démarches poussent Gloria à conclure qu'à chacun de ses passages dans un parc situé aux États-Unis, correspond une apparition du monstre à l'autre bout de la planète, en Corée du Sud.

ennemi situé à proximité d'elle, mais dont on ne découvre l'identité qu'assez tard. Au travers de ses divers revirements (de situation, bien sûr, mais aussi d'intentions et de gestes), **Colossal** dévoile dès lors à nouveaux frais l'incroyable plasticité de la psyché humaine, qui apparaît ici capable de tout ou presque.

Il ne faut pas chercher dans cette œuvre une essentialisation du bien et du mal, puisque, d'un personnage à un autre et d'un moment à un autre, le degré de moralité varie. Ainsi, à titre d'exemple, pour Oscar-le-robot, qui après avoir pris garde de ne pas écraser les habitants de la ville de Séoul, en vient, d'un pas lourd et assumé, à détruire des immeubles de cette ville et à apeurer les passants, renouant avec le désir malsain qui l'avait animé alors qu'il était enfant. Le monstre qui sommeille en lui et qui peut à tout moment se réveiller, se rendormir, se réveiller encore et ainsi de suite, se trouve alors porté au jour.

Dans **Les aventuriers du timbre perdu**, en s'adressant en partie mais pas exclusivement aux enfants, Michael Rubbo avait bien mis en évidence notre droit au rêve, c'est-à-dire la possibilité de rompre avec les lois de la nature. Dans **Boris sans Béatrice**, Denis Côté, à l'instar de Shakespeare, avait quant à lui sondé l'intériorité d'un homme aux prises avec ses démons. Avec **Colossal**, voilà qu'on apprend maintenant que de petits miracles peuvent se produire comme autant de résultats de conflits intérieurs. Malgré quelques détails scénaristiques non dénués d'incongruités (comme la relation entre Gloria et son compagnon de lit), le film excelle à dépeindre comme étant bien possible (en tant que métaphore) ce qui semble tout simplement impossible. Sorte de **King Kong** ou de **Godzilla** des temps modernes, l'œuvre de Vigalondo s'aventure en fait dans un certain *kitsch* afin d'en extraire les ressources profondes. Elle atteint même à quelque chose de jubilatoire lors des scènes de combat entre monstres, scènes où l'extraordinaire et l'esprit fantasque prennent le dessus, bien qu'ils soient inscrits dans un contexte narratif conventionnel, voire classique. Ni tout à fait film de divertissement, ni tout à fait film philosophique, **Colossal** emprunte aux deux leurs forces propres, les conjugue et les concrétise. Une œuvre disruptive et convaincante, étonnamment.

★★★★

■ **Origine :** Canada / Espagne – **Année :** 2016 – **Durée :** 1 h 50 – **Réal. :** Nacho Vigalondo – **Scén. :** Nacho Vigalondo – **Images :** Eric Kress – **Mont. :** Ben Baudhuin, Luke Doolan – **Son :** Brian Lyster, Adam Stein – **Mus. :** Bear McCreary – **Int. :** Anne Hathaway (Gloria), Jason Sudeikis (Oscar), Austin Stowell (Joel), Tim Blake Nelson (Garth), Dan Stevens (Tim), Hannah Chera (jeune Gloria), Nathan Ellison (jeune Oscar) – **Prod. :** Zev Foreman, Nahikari Ipina, Russell Levine, Dominic Rustam – **Dist. :** Métropole Films.



La psyché humaine, capable de tout ou presque

Si l'incursion du fantastique dans le monde cinématographique n'a rien d'inédit, les manières d'entrer dans le genre peuvent très largement varier. Et ici, il faut le reconnaître, la manière développée par Vigalondo est nouvelle. Par son recours à la monstruosité et sa mise en parallèle de deux univers humains éloignés dans l'espace, celui du continent américain et celui du continent asiatique, le cinéaste exprime à quel point certains gestes ou intentions, si minuscules qu'ils soient en apparence, peuvent faire boule de neige et avoir un impact colossal sur le monde, tout près ou très loin de leurs lieux d'origine. Sans verser à l'excès dans une morale culpabilisatrice, Vigalondo raconte en effet la façon dont une femme s'efforce de surmonter ses problèmes pour tenir concrètement en échec un